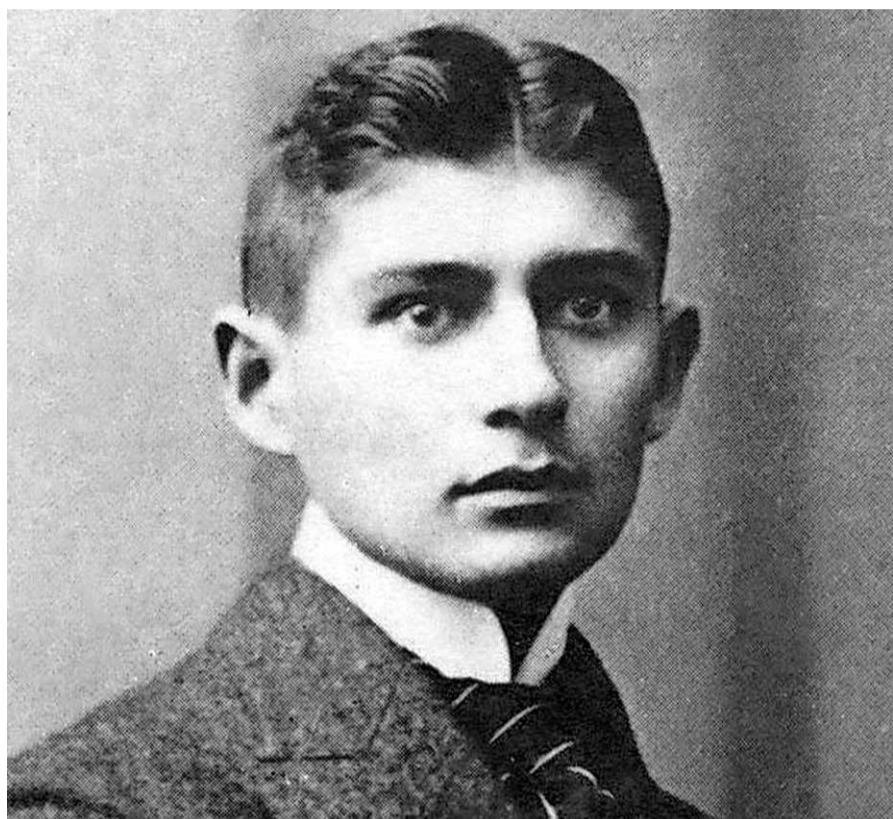


«FRANZ KAFKA, C'EST UNE VOIX»



L'œuvre de l'auteur de *La Métamorphose* connaît une nouvelle vie sous la plume du traducteur français Jean-Pierre Lefebvre. DR

Littérature » Le germaniste Jean-Pierre Lefebvre vient de retraduire l'œuvre de Kafka. Il recevra ce soir à Lausanne un Prix lémanique de la traduction

Jean-Pierre Lefebvre a l'oreille fine, attentive à ce qui fait qu'une langue est une voix. «Il faut chercher, inventer, prendre le temps», affirme ce traducteur de renom, soucieux du ton juste. Une attention qu'il a portée aux plus grandes plumes des lettres germaniques, romanciers, poètes ou philosophes. Son œuvre sera honorée ce soir par un Prix lémanique de la traduction, partagé avec l'Allemande Elisabeth Edl et décerné sous l'égide du Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne.

Après s'être fait le porte-voix en français de Heine, Freud, Zweig ou encore Hegel, le traducteur vient de consacrer quatre ans à retraduire l'ensemble des œuvres de Kafka pour La Pléiade, dont deux volumes sortent aujourd'hui. Interview.

Pourquoi les grands auteurs ont-ils sans cesse besoin d'être retraduits ?

Jean-Pierre Lefebvre : Il y a des raisons juridiques et commerciales: comme il faut attendre 70 ans après la mort d'un auteur pour que son œuvre tombe dans le domaine public, la première traduction est souvent la seule disponible pendant tout ce temps, avant de se voir exposée à la concurrence d'autres traductions. C'est ce qui s'est passé avec Kafka.

Mais la raison principale tient à l'évolution de la langue. Un auteur important est souvent en avance sur la langue de son temps, propose des choses nouvelles qui sont généralement traduites avec la langue d'avant, dans une espèce de régression historique. J'ai toujours pensé qu'il avait fallu attendre la libération du langage par Apollinaire pour que l'on dispose enfin d'une langue française adaptée à traduire la poésie de Heine...

En quoi la prose de Kafka était-elle novatrice ?

Elle résulte de plusieurs pulsions, qui s'harmonisent en provoquant un grand étonnement. D'une part, c'est un juif pragois de langue allemande, qui a toujours eu le souci d'écrire de manière très exacte, comme s'il était surveillé par les instances culturelles de son temps. Il était tout à fait conscient des «pragmatismes», des fautes de grammaire ou des influences yiddish qui pouvaient surgir sous sa plume, et qu'il tentait de gommer. Un soin qui est tempéré par une forme de liberté inventive, notamment dans ses récits très brefs et romans. La résultante de la contrainte et de l'inventivité produit une langue assez originale, marquée par un fond d'oralité. Kafka, c'est une voix.

«Il faut laisser au texte le temps de nous travailler»

Jean-Pierre Lefebvre

Comment traduire cette voix, la faire entendre en français ?

J'ai veillé précisément à produire un idiome adéquat, rigoureux d'un point de vue syntaxique mais porté par le souffle de quelqu'un qui invente son histoire sur le vif. On doit avoir l'impression d'une main qui tient une plume et court sur le papier, poussée par une impulsion. Il y a dans son allemand beaucoup de petits mots, *ja, nun, doch*, qui ont souvent été évacués par les traducteurs mais que j'ai choisis de transposer en français avec des locutions du type «malgré tout», «mais quand même», qui suggèrent l'oralité. De même, j'ai préféré le démonstratif «ça» au «cela», souvent insupportable. C'est une langue qui s'invente au fur et à mesure qu'elle se déploie.

Que faire face à l'intraduisible ?

Quand on y consacre le temps qu'il faut, on arrive toujours à «sauver» le maximum. Mais il faut chercher, inventer. Il y a ce

fameux début de *La Métamorphose*, où le personnage est transformé en un «ungeheuren Ungeziefer». Kafka insiste à la fois sur la dimension, en suggérant quelque chose d'au moins aussi grand que le personnage, et évoque une sorte d'insecte qu'on écrase du pied avec *Ungeziefer*, un terme qui désigne un animal pas assez pur pour pouvoir servir de sacrifice divin. Alexandre Vialatte a traduit ça en «formidable vermine», mais ça ne colle pas, car la vermine est un nom collectif, pas individualisable. Pour moi, c'est un animal parfaitement identifié, un cloporte, donc j'ai proposé d'y voir une «énorme bestiole immonde»...

Traduit-on Kafka comme l'on traduit Zweig ?

Le texte que l'on réécrit doit être contrôlé par la langue du texte original. Il faut lui laisser le temps de nous travailler. Il y a en France des traducteurs qui ont fait un énorme travail, mais qui produisent toujours une langue identique, qu'ils s'attaquent à Melville ou à Rilke... Il s'agit de se trouver «dans la langue» de l'auteur, du point de vue de la pensée et de l'oralité intérieure.

Comment vit-on pareille immersion dans des univers romanesques parfois désespérés ?

J'ai passé une décennie avec Freud, qui éclaire les choses dans une belle prose très accessible. C'était effectivement tout à fait différent de passer quatre ans avec un homme aussi malade et névrosé que Kafka. Cela m'a marqué profondément, jusqu'à travailler mes rêves. C'est un travail qui peut être lourd à supporter. Je suis donc soulagé de cette parution, mais heureux d'avoir fait ce chemin avec Kafka. »

THIERRY RABOUD



» Franz Kafka, *Œuvres complètes I et II*, sous la dir. de Jean-Pierre Lefebvre, La Pléiade, Ed. Gallimard, 1408 et 1088 pp.

BD

IMPÉRISSABLES HÉROS

Aventure » Il est des figures BD qui ne meurent pas. Ou qui ressuscitent. La preuve par deux avec un excellent duo d'albums parus chez Dupuis. Emile Bravo remet finement Spirou et Fantasio en selle. Il plonge les deux copains en 1940 à Bruxelles, en plein conflit mondial. Au moment où l'Allemagne, grâce à une géniale ruse – la prise du fort d'Eben-Emael par une escouade de planeurs – conquiert le Plat Pays. Comment faire face à la guerre quand on est jeune et idéaliste? Une épatante ode au pacifisme qui évite l'écueil piègeux du manichéisme. Yann rêvait de redonner vie à Gil Jourdan. Devant le niet des héritiers de Tillieux, le prolifique scénariste se rebiffe. Il crée Atom Vercorian, alter ego du héros de son enfance. Cannes, 1949, une richissime princesse se fait dérober ses bijoux. Voilà une opportunité en or pour le jumeau de Gil Jourdan de lancer son agence de détective. Une perle dessinée, fraîche, drôle et épicée. » SJ

» Emile Bravo, *Spirou ou L'espoir malgré tout*, tome 1, Ed. Dupuis.

» Yann/Schwartz, *Atom Agency, Les Bijoux de la Bégum*, Ed. Dupuis.



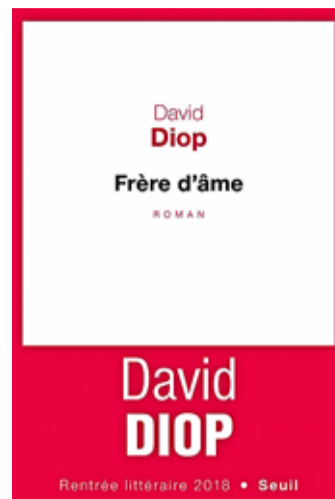
ÉTERNEL BOURGEON

Histoire » A 73 ans, le maître ès BD François Bourgeon refléurait à chaque album. *Le Sang des Cerises* est le huitième tome de la magistrale fresque historique *Les Passagers du Vent*, remettant au jour les peu glorieuses traits négrières. L'auteur transpose Zabo, descendante de son héroïne fétiche Isa, dans le Paris de 1885. Zabo, qui a changé son nom en Clara pour s'inventer un nouveau départ, vitote dans un Montmartre encore échaudé par la révolution avortée de la Commune. Dessin toujours aussi soigné et magistral, intrigue exigeante et enchevêtrée, sens du détail, voilà du concentré de Bourgeon tout craché. Un régal. » SJ

» François Bourgeon, *Le Sang des Cerises*, livre 1, Ed. Delcourt.



Noire fut la guerre

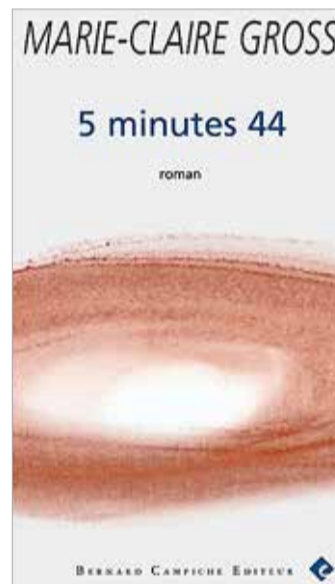


David Diop » Il a raté le Goncourt mais aura au moins eu celui des lycéens, décerné cette semaine. Le deuxième roman de David Diop méritait bien quelques lauriers, car *Frère d'âme* possède ce qui manque à beaucoup de textes contemporains: une voix singulière, un style, une langue.

On y plonge dans la conscience d'un tirailleur sénégalais parmi les quelque 200 000 engagés sous drapeau français dans la boue des tranchées. Roman historique? Aucune date, aucun chiffre ne viennent embourber ce *Frère d'âme*, qui parvient à donner chair à la barbarie du colonialisme finissant tout en accédant à une dimension universelle. Quelques scènes saisissantes rythment ce court texte, mais c'est bien sa langue oralisée qui le rend si puissant, comme le flux continu d'une pensée dont les garde-fous psychologiques cèdent peu à peu. Incantatoire, tissée de voix intérieures, de métaphores, d'images et de périphrases, cette prose ressasse l'horreur jusqu'à approcher l'indicible, au cœur de ces nuits où «tous les sangs sont noirs». Remarquable. » THIERRY RABOUD

» David Diop, *Frère d'âme*, Ed. du Seuil, 176 pp.

Un dernier tour de piste



Marie-Claire Gross » 5 minutes 44, c'est le temps que mettra Gabriela Andersen-Schiess pour son dernier tour de piste, long comme un calvaire. Du premier marathon féminin des JO, couru à Los Angeles en 1984, l'histoire retiendra moins le nom des médaillées que cette

image forte: la coureuse zurichoise titubant, déshydratée, d'un couloir à l'autre, pour s'effondrer dans les bras des médecins juste après la ligne... *5 minutes 44*, c'est aussi le titre du deuxième roman de la Boélande Marie-Claire Gross, qui s'empare de cette séquence en la situant dans le long combat des femmes pour le droit à la course à pied de compétition.

La littérature a souvent enfilé ses baskets, du *Courir* d'Echenoz à l'*Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* de Murakami. Mais parfois, difficile de tenir le rythme. Même si les pages qui évoquent l'entrée dans le stade du dossier 323 sont très réussies, l'auteur s'éparpille en superposant les points de vue d'un journaliste, d'un entraîneur et d'un préposé au chronomètre. Sur-tout, son texte parfois malhabilement féministe reste trop proche de sa documentation pour aspirer à la fluidité d'une foulée marathonienne. » THIERRY RABOUD

» Marie-Claire Gross, *5 minutes 44*, Ed. Bernard Campiche, 216 pp.

Nouvelles de l'inquiétude



Sabine Dormond » Eviter l'exclusion. Trouver sa place, s'abîmer dans le travail, se sentir coupable parce qu'un collègue est viré. Soutenir son frère en prison, soutenir aussi le regard accusateur des autres. Des aspérités du monde moderne, Sabine Dormond tire le suc des sept nouvelles de *Ma place dans le circuit*.

Ces nouvelles s'inspirent de situations connues, tels le licenciement d'un collègue et la démotivation professionnelle, comme dans *Case Management*, qui décrit un service de traduction où l'on est passionnément attaché à la langue: «Ceux qui massacrent le français, je pourrais les tuer», lit-on. Il y a aussi de l'anticipation sombre dans *Les Verrouillés*, où trois personnages que rien ne rapproche sont prisonniers d'un supermarché futuriste. Les éclats sont garantis.

Exposés de façon classique ou expérimentale, les points de vue de ce recueil sont empreints d'inquiétude face aux dérives sociales: déshumanisation des rapports professionnels, perte de sens. Tout cela, l'écrivaine vaudoise le narre sur un ton qui s'autorise un zeste d'ironie et fait sa place à une musique des mots finement pétillante. » DANIEL FATTORE

» Sabine Dormond, *Ma place dans le circuit*, Ed. Luce Wilquin, 155 pp.